

**CHATUÉ, JACQUES : LES STRATÉGIES
DU COGITAMUS. ESSAI SUR LE CONCEPT
DE RÉTICULARITÉ, PATRIMOINE, YAOUNDÉ
2021**

JACOB CLÉOPHAS DEFO NZIKOU
(Université de Dschang, Cameroun)

Parmi les mérites de ce dernier ouvrage de Jacques Chatué, professeur de philosophie et Chef de Département de Philosophie, Psychologie, Sociologie à la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dschang (Cameroun) et auteur d'importantes monographies, on ne peut manquer de signaler l'effort – qui demeure évident à partir de l'implication réciproque des deux mots, « Stratégies » et « Cogitamus », en instituant le titre – de découvrir la tâche stratégique de la philosophie comme un *penser-ensemble* qu'il invite thématiquement dans cet *opus magnum* par « La territorialité de l'exercice philosophique » (pp. 58–77) à penser avec les autres le territoire : « le philosophe sait penser le territoire » (p. 60), « le philosophe sait penser le territoire d'une part sous l'angle précis de l'imbrication fait-valeur, mais aussi sous celui, plus frontal, de la guerre et, partant, de la stratégie » (p. 72).

En poursuivant dans la partie médiane de son texte (« L'inscription stratégique du *Cogitamus* »), après avoir établi les analogies épistémologiques du *Cogitamus* et établi la nation comme cadre de référence de cette stratégie, l'auteur essaye de repenser la notion de territoire de telle sorte qu'elle soit davantage significative pour la nation que pour l'État. Cette orientation qui se veut stratégique l'est en ce sens qu'elle permet de penser le patriotisme comme amour de sa terre et de son territoire. « Car le patriotisme, loyauté civique, affective et stratégique, est

avant tout, densification normative de la référence et de la préférence territoriales de la nation » (p. 72). C'est en ceci que, pour l'auteur, le philosophe sait penser le territoire. *Ce savoir penser le territoire* ne renvoie pas qu'à une possibilité, mais aussi à un *penser-autrement* que d'autres.

Pour l'auteur, la conception de la notion de territoire dépend de la manière dont les peuples se l'approprient comme valeur existentielle : idéale, imaginaire, matérielle et stratégique. Mais pour lui, une chose est essentielle : c'est que le territoire, marque essentielle de l'État, doit aussi l'être de la nation.

Aussi, peut-il, dans son argumentation, insister sur le fait que la codification territoriale des États limite la saisie de la notion de territoire. Tout dépendrait du type de loyauté à laquelle on fait allégeance. Elle peut être objective, strictement liée à l'espace comme donné géographique ; ou subjective, strictement liée à l'espace comme lieu affectif et civilisationnel. Pour l'auteur, c'est ce dernier qui sert de tremplin pour le philosophe qui, dans son entreprise holiste, sursume le particulier et l'universel de telle sorte que le territoire apparaisse à la fois comme un *mien collectif* et un *nôtre individuel*, constitutif d'un *Soi collectif*. De ce point de vue la notion de *frontière* « comme objet géographique » est frappée de vacuité, si elle n'a de sens que pour une finalité géopolitique. L'auteur pense qu'assimiler le territoire à la frontière, c'est le penser absolument « du point de vue objectiviste, en tant que *fait* – dont le sens se trouve limité parce que, n'étant que de l'ordre du construit et du symbolique (limites, murs dressés, etc.). C'est pourquoi, il recommande de s'en dissuader et de se « résoudre de le penser du point de vue stratégique d'où il apparaît, pour chaque nation, comme une *valeur*, et même une *valeur-refuge* » (p. 61). Toutefois, l'auteur précise qu'il ne s'agit pas pour lui d'être partisan du sans-frontiérisme ou du néo-frontiérisme dans un contexte où le procès de la balkanisation et l'idée d'ouverture (« Afrique-monde ») sont monnaie courante. Mais, comme un esprit libre – atout d'une méditation philosophique sur le territoire qui permet la contemplation de « la *liberté d'être libre*, la liberté de la liberté » – il est question de se soucier de sa condition première, celle de la souveraineté territoriale qui intime de tenir compte des enjeux de la souveraineté infra- et méta- juridiques.

En effet, explique l'auteur, dans un contexte (celui de l'Afrique) où le territoire n'est pensé, de l'extérieur, que selon les intérêts géopolitiques et mercantiles, on devrait sortir de l'état de léthargie qui consiste à ne point assumer le fait d'être dans un *territoire d'acquisition*, parce qu'indifférent de toutes limites frontalières, pour assumer notre liberté souveraine et concrète, celle d'être dans un territoire qui est le nôtre. « C'est pourquoi le territoire est bien une valeur et, en tant qu'elle engage l'effectivité de notre liberté, une valeur avant tout existentielle, qui vaut

qu'on se batte pour elle, ainsi que l'expriment bien des hymnes nationaux aux paroles parfois étonnamment et vertueusement agressives » (p. 63).

Ainsi, loin d'un universalisme *cosmopolitique* qui sonne le glas des territoires et d'un universalisme *cosmologique* qui sonne celui des frontières, nourris par « les idéologies du transfrontiérisme », l'auteur milite pour une symbolisation du territoire en tant que commun enjeu d'individuation collective. Même si pour l'auteur le symbole n'est pas *tout*, il pense aussi qu'il n'est pas *rien*. Car en faisant du territoire le premier symbole d'une nation, l'on cesse de le situer uniquement dans l'ordre des faits pour le vivre aussi comme une valeur : « valeur émotionnelle, dès lors qu'il suscite souvenirs et émois dans les cœurs de ceux qui y vivent ou y ont vécu, valeur morale aussi, en tant que motif de redevance, valeur patriotique, puisqu'il se perçoit comme un legs ou un don, voire une providence (mythologique, divine, ancestrale...), et, finalement, comme un enjeu de guerre, notamment dans un contexte internationaliste où l'on voudrait changer le *droit au territoire* en *droit sur un territoire*, qui le rendrait disponible pour une surenchère économique internationale » (p. 66).

L'auteur précise que cette conception du territoire, selon l'ordre de la valeur, suppose que l'on tourne le dos, à la fois, à l'épistémologie objectiviste et à la métaphysique subjectiviste qui voudrait rigoureusement séparer les faits des valeurs. Il s'agit, pour autant, d'une renonciation stratégique, car, pour l'auteur, ce n'est qu'ainsi que l'on pourrait, en se référant à ce qui fait sens pour nous (le territoire), mieux penser le patriotisme. L'auteur explique, en effet, que le territoire se perçoit sous le prisme du patriotisme comme origine – perception qui suscite chez le patriote une *conscience de retour*.

Le retour pour cet auteur qui pense que le territoire devrait davantage être rattaché à la nation qu'à l'État n'est pas qu'un *retour géographique*, c'est aussi un *retour géologique*. Il s'agit aussi d'un retour à la terre, au sol, mieux au *sous-sol*. En effet, l'auteur fait comprendre que *terre et territoire* tiennent davantage leur valeur au fait qu'au-delà d'un *habiter-ensemble* on parvient à un *exploiter-ensemble* territorialisé. Le modèle géologique, du moins la cartographie géologique, confère à la notion de territoire, non seulement un lieu de valeur, mais aussi un lieu de « mise en valeur ». C'est pourquoi l'auteur recommande que « la représentation du territoire tienne un peu plus de la Géologie et un peu moins de la Géographie. Sur le plan conceptuel, cela permettrait de « verticaliser » le concept d'espace, là où l'on voudrait pousser à ses plus ultimes réductions le travail de leur lissage horizontal, par lequel il devient l'ardoise de toutes les imageries subjectives, et non un enjeu vital et stratégique » (pp. 70–71).

Il y a donc, chez l'auteur, une remise en cause de la spatialité géographique de la notion de territoire qu'il trouve essentiellement réductionniste et limitative quant à la saisie de son sens. Pour lui la vocation du philosophe dans cette entreprise qui consiste à penser le territoire est de le penser en profondeur, c'est-à-dire de tenir compte « de l'intrication du territoire en tant que *fait*, et du territoire en tant que *valeur* » (p. 72). Cette contribution philosophique participe de ce qu'il nomme stratégiquement le *Cogitamus*, le penser-ensemble. Car, pense-t-il, le territoire ne devrait pas être une affaire de spécialistes, en tant qu'objet, ou de stratèges, en tant qu'enjeu ; c'est l'affaire de tous ceux qui l'habitent. Il milite décidément pour une approche endogène du territoire, puisque stratégique, pour une conception de la nation comme objet de désir, comme « notre *même maison* », sous-tendue par un patriotisme raisonnable.

En conclusion, au-delà de l'acceptation ou non de la manière dont Jacques Chatué combine le territoire plus à la nation qu'à l'État, l'indication essentielle qui reste au fond de cette articulation dans ce livre est celle d'un parcours obligé pour ceux qui désirent encore aujourd'hui – à l'heure de la reconnaissance d'une corrélation indépassable entre sans-frontiérisme et néo-frontiérisme, entre universalismes *cosmopolitique* et *cosmologique* – poser et répondre à la question sur la signification contemporaine de la notion de territoire. Ce parcours doit passer nécessairement par l'écoute vigilante ou la mise en place d'un entretien avec la voie philosophique qui, se dissociant du rapport seulement instrumental qui mène à l'aliénation marchande, se propose de penser le territoire sous l'angle de l'imbriication *fait-valeur*, d'une part, et sur l'angle de la stratégie, d'autre part.